

Yvon Le Men
Existence marginale
mais ne trouble pas
l'ordre public

nouvelles

YVON LE MEN

Flammarion

Existence marginale mais ne trouble pas l'ordre public

Yvon
Le Men



Vous êtes dans le poème? demande-t-on à l'auteur. Oui, répond celui-ci au fil des histoires, mais je ne veux pas finir dans un roman. C'est pourtant ce qui va lui arriver... pour le pire ou le meilleur?

Dans ce recueil de nouvelles, on ne peut s'empêcher de sourire aux aventures du narrateur à la vie qui boite, à la langue bien pendue, aux amours qui avancent cœur baissé dans le mur, aux rencontres inattendues et toujours heureuses, à la fin des fins. Le conteur passe du coq à l'âne, saute de flaques de lumière en taches d'encre, du sourire d'un enfant au regard bouleversant d'un vagabond.

Même dans les situations les plus prosaïques, le poème surgit pour nous empêcher de tomber dans les failles de nos jours et de nos nuits.

Yvon Le Men a prêté ses poèmes au héros du dernier livre de Björn Larsson, *Les poètes morts n'écrivent pas de romans policiers* (Grasset, 2012).

Poète, auteur de récits et de romans, Yvon Le Men est aussi un Étonnant Voyageur. De Saint-Malo à Bamako, de Sarajevo à Port-au-Prince, il se fait le passeur des poètes, des écrivains, et ne cesse de se poser cette question lancée en partage à chacun de nous : À quoi sert un artiste ?

Flammarion

Existence marginale
mais ne trouble pas
l'ordre public

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Flammarion

À l'entrée du jour, 1984.

Le Petit Tailleur de shorts (récits), 1996.

La Clef de la chapelle est au café d'en face (récits), 1997.

On est sérieux quand on a dix-sept ans (récits), 1999.

Le Jardin des tempêtes (choix de poèmes, 1971-1996), 2000,
2005.

Elle était une fois (roman), 2003.

Si tu me quittes, je m'en vais (roman), 2009.

Le Tour du monde en 80 poèmes (anthologie), 2009.

Aux éditions du Seuil

Besoin de poème, 2006.

Aux éditions Naïve

Mes demeures en Bretagne, 2012 (illustrations Alejandro Vargas).

Aux éditions Parole et Silence

Toute vie finit dans la nuit (conversation avec Claude Vigée),
2007.

Aux éditions Rougerie

L'Échappée blanche, 1991.

La Patience des pierres suivie de *L'Échappée blanche*, 1995.

L'Écho de la lumière, 1997.

Le Loup et la Lune, 2001.

Un carré d'aube, 2004.

Chambres d'écho, 2008.

À louer chambre vide pour personne seule, 2011.

Suite en fin d'ouvrage

Yvon Le Men

Existence marginale
mais ne trouble pas
l'ordre public

Nouvelles

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-9225-3

À ceux et celles qui ont inspiré ces histoires

Rien ne distingue les souvenirs des autres moments : ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître à leurs cicatrices.

Chris Marker

PRÉLUDE

Vous êtes dans le poème ? m'avait-on demandé un jour. Oui, avais-je répondu, et jusqu'au cou ! J'étais ainsi quand j'étais jeune : excessif. Je croyais qu'un poète ne devait jamais écrire de prose. J'avais oublié que mon premier livre *Vie* était déjà traversé par les deux énergies. J'avais oublié que, dès la seconde phrase, j'avais cherché le lien entre la marche et la danse, quitte à trébucher à chaque page.

Mon premier souvenir en poésie remonte à l'école primaire, l'école de tous les chemins y compris de traverse, surtout de traverse, ne serait-ce que pour y parvenir. Nous quittions la maison à l'aube et, comme le jour n'était pas tout à fait levé, nous naviguions entre rêve et réel. Nos yeux passaient du noir au gris, puis au bleu. Nous sautions d'une lumière à l'autre en trempant nos pieds dans les flaques où se reflétait le ciel. Sur le bord de la route, longue de plus de deux kilomètres, nous prenions le temps, au printemps, de dénicher des œufs de toutes les couleurs. Nous étions déjà à l'école, mais buissonnière, et les maîtres étaient mes camarades de jeux, mauvais en orthographe mais bons à la pêche à la plie, parfois miraculeuse. Je savais

Prélude

qu'ils savaient quelque chose que les livres ne savaient pas. Je sentais qu'il y avait anguille sous roche et poème sous les chaussures. Mais qu'ils n'étaient pas encore écrits.

Quand l'instituteur lisait une fable de La Fontaine, son nom, déjà, résonnait à mes oreilles. Ne devions-nous pas nous rendre le soir à la claire fontaine pour tirer de l'eau avec nos seaux beaucoup trop lourds pour nos petits bras ? Dès l'abord, la musique de ce nom était une source à laquelle s'abreuver d'images : *Le Corbeau et le Renard*, *Le Loup et le Chien*. Un vaniteux et un peureux, un malin et un courageux. Le mot fable me plaisait bien. Il faisait le pont entre le réel et le rêve, le jour et la nuit, l'école et la chambre, l'histoire et le poème. Quant à ce dernier mot dont je découvrais le sens plus tard, il fait rire et pleurer. Mot qui monte au ciel et tombe par terre en glissant sur une phrase. Mot mal entendu par la plupart des gens. Mot qui s'éloigne dans le noir de la nuit, une lampe tempête à la main. Vous écrivez des poèmes ? Ma sœur aussi. Vous êtes poète, c'est bien, mais vous n'auriez pas un petit roman dans vos tiroirs ? Et sans poèmes entre les lignes, s'il vous plaît. Chaque chose à sa place. Chaque genre, bien défini. On ne vous demande pas l'impossible, juste le possible : un bon roman qui marchera bien. Et puis le soir, si vous le souhaitez, après votre travail de romancier, vous pourrez toujours trafiquer du vers, de la strophe, du poème. Mais surtout, ne mélangez pas les genres. C'est mauvais pour le commerce, pour l'image. Quant aux poètes pur beurre, ils ne sont pas toujours des plus ouverts. J'ai dans l'oreille, comme un garde-fou, les paroles d'une jeune femme qui ne comprenait pas que je puisse lire des polars. Quoi ! Tu ne lis pas que Rainer Maria Rilke ? Je serais

Prélude

devenu fou ! Déjà, j'ai du mal à tenir debout dans ce monde, alors, si je ne lisais que les livres du grand poète allemand, je m'enroulerais dans ses vers jusqu'à m'y noyer. J'en oublierais le monde réel que le roman noir, parfois, prend à bras-le-corps. Pour un poète, un mot est toujours un mot de trop : si un poète veut raconter une histoire à travers son poème, il est bloqué par cette exigence qui frise l'interdiction d'écrire. Mais il est vrai aussi que la lecture des poètes aide le romancier à tenir sa langue, comme un fil au-dessus d'un ravin que traverserait l'écrivain funambule. Comme le poète, le romancier saute d'un mot à l'autre mais sans passer par le blanc, par le silence, par la neige qui se tait sur le paysage. J'exagère. Proust, lui, a créé son silence par l'infini de sa phrase naviguant en haute mer. Entre la voyelle et la consonne, on entend le chant des sirènes, l'appel des grands fonds où résonne le poème du monde, si futile soit-il. Pour en revenir à la fable, au conte, aux premiers âges du poème, il fut un temps où l'on traversait les genres comme on traverse un pays. Ici la plaine où la page se déroule comme un tapis volant posé à terre. Là-bas la montagne où gîte le poème entre deux sommets. Ici le rivage où accoste l'histoire entre deux vagues, là-bas le ciel où s'écrivit le premier vers. Depuis nous avons mis des frontières et posté des gardes à l'entrée. Chacun chez soi et, pire encore : « Tu n'es pas d'ici, retourne à tes vers, à tes chapitres, retourne chez toi et laisse-nous tranquille. » Pendant vingt ans, j'ai obéi à cette sorte d'injonction. Un jour, vers l'âge de quarante ans, l'âge de la mort de mon père, je me suis retrouvé en panne d'écriture. Mes poèmes étaient de plus en plus brefs et silencieux. Bientôt ils ne seraient plus que pages blanches. L'un d'entre eux tenait en un seul

Prélude

vers : Elle n'est pas morte dans mes yeux. Ce vers était aussi une phrase qui aurait pu être le début ou la fin d'un roman. Je me tus pendant un an. Puis je revins à l'écriture par la prose, par le récit. Je retrouvai ainsi le temps de la fable, du conte. Je découvris, avec joie, que j'avais tout un tas de mots à ma disposition : adjectifs, verbes, sujets, compléments, et j'écrivis un livre d'histoires qui aurait pu commencer par « Il était une fois ».

Je me souviens d'avoir demandé au poète colombien Álvaro Mutis pourquoi il était passé au roman. « Parce que mes personnages étouffaient dans mes poèmes. Ils avaient besoin de plus d'espace pour respirer, exister, se raconter », me répondit-il. Ce fut la première fois que j'entendis parler de personnages dans le poème. Immédiatement, à la manière d'un chien de chasse flairant une perdrix, je levai le nez devant ce mot de « personnage » et je sentis surgir des pistes de travail dans sa proposition, des champs à explorer, voire à labourer. Rarement – sinon jamais – un romancier n'était devenu poète, parfois l'inverse s'était produit. À cause, peut-être, du besoin d'horizontal. Dès mon premier livre j'avais mélangé la prose et le poème, mais en ignorant, comme un apprenti qui aurait eu, par chance, l'intuition de son chemin, de ses forces. Après avoir écrit *Besoin de poème* où j'alliais, ainsi que le ferait un bijoutier, l'or et l'argent – ces deux mots posés en termes de lumière, d'éclairage, non de valeur –, je maîtrisais mieux le passage de relais entre les deux énergies. J'avais travaillé mon livre comme un metteur en scène travaille une comédie musicale. L'acteur marche, l'actrice marche et, juste avant de trébucher, de s'envoler, il danse, elle danse puis l'homme et la femme retombent sur leurs pas en passant, pour les images,

Prélude

par la musique, pour l'écriture, par le silence, par le blanc dans la page. Je retrouvais ainsi les mouvements de la promenade, de la vie. Les poèmes d'Álvaro Mutis, à l'aube de son œuvre, étaient narratifs. Leur voyage vers la prose semblait presque aller de soi et abordait encore et toujours ce sésame magnifique : « Il était une fois ».

Tout est question d'énergie. Dans le travail de l'écriture, il y a ce moment fantastique, après la première ligne et avant la dernière, où l'on se sent vivant, porté par les vers, les phrases que l'on jette sur la page, à la truelle parfois. Si les lignes sont des phrases et si les phrases viennent de l'horizon, alors peut-être sommes-nous en train d'écrire une histoire, même brève. Si, au contraire, elles nous tombent dessus, alors c'est le poème qui frappe à la porte. Mais, qu'il s'agisse de poèmes ou d'histoires, il est important d'explorer tous les champs du possible, par tous les chemins possibles, y compris ceux de l'imaginaire, quitte à n'en choisir qu'un seul. Entre le poème et le récit, le sprint et le marathon, il y a de la marge, des marges à remplir à ras bord de paroles. Quand on dit d'un roman qu'il est poétique, que veut-on dire ? Est-ce une décoration, un grade plus élevé que l'on donnerait à l'ouvrage ? Et pourquoi relit-on un livre quand on en connaît l'histoire ? Sûrement à cause de sa musique, de son parfum, de son charme et, bien sûr, du mystère des vies qui ne se révèle pas à la première lecture. C'est en cela que *Madame Bovary*, *L'Île au trésor*, *Le Rouge et le Noir* sont des poèmes et que certains poèmes ne le sont pas. Quant à ceux qui le sont, ils m'aident certains soirs, comme des échelles de Jacob, à grimper au ciel pour sortir de mes nuits noires que je présage blanches.

Prélude

Mais en temps ordinaire, si je puis dire, je lis les poèmes le matin. Jamais de polars, même Raymond Chandler, même Dashiell Hammett, et encore moins Simenon, c'est une question de bon sens. Le bon sens de la lumière.

LE CHASSEUR DE POÈMES

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000445.N001
Dépôt légal : octobre 2012